



## De l'artisanat d'art en provenance des fjords

Des créations venues de Norvège s'exposent jusqu'au samedi 10 novembre à la galerie Collection des Ateliers d'Art de France. C'est l'occasion de découvrir « Paradigme », une exposition itinérante, arrivée en septembre à Paris au terme d'un voyage qui l'a conduite, depuis 2011, en Bulgarie et en Hongrie. L'artiste Lars Sture, qui a créé son atelier dans une ancienne école en bois au milieu des fjords, a réuni un florilège d'œuvres en céramique, verre et métal d'une vingtaine d'artistes de la région de Bergen. La céramiste Irene Nordli présente douze pièces en porcelaine blanche. Un bel exemple d'échanges culturels entre la Norvège et la France et leurs deux fédérations homologues au service des métiers d'art. ■ **MÉLINA GAZSI** (De gauche à droite : « Black Rosette » de Gunnar Thorsen ; « Monster Egg » d'Irene Nordli ; « From the Ocean » de Karen Klim. PHOTOS : CHRIS HARRISON) Paradigme, Galerie Collection des Ateliers d'Art de France, 4, rue de Thorigny, Paris 3<sup>e</sup>. Entrée gratuite. Jusqu'au 10 novembre. www.ateliersdard.com

## Face à la crise du logement, l'engagement

Aidés par des associations, des propriétaires louent leurs biens à bas prix

### Social

Tout à coup elle semble toute petite, sur le canapé de son immense salon. Elle dit d'une voix douce : « *Enfant, j'étais préoccupée par le couchage. Je me disais que j'avais un bon lit, et je voulais que les autres en aient un aussi. J'étais obnubilée par ça.* »

Anne a 88 ans. Elle habite depuis 1936 un bel appartement du 6<sup>e</sup> arrondissement de Paris, juste derrière le jardin du Luxembourg, et dispose d'une chambre de service au dernier étage de l'immeuble. Elle la loue pour 80 euros par mois à une personne en difficulté. « *Avec mon mari, on s'est dit qu'on ne pouvait pas avoir cette chambre vide, et juste à côté de chez nous quelqu'un qui couchait dehors* », explique cette dame discrète.

A quelques rues de chez elle, plus près du boulevard du Montparnasse, Geneviève, 86 ans, possède elle aussi une chambre au sixième étage, en plus de son appartement. Elle la loue 1 euro par mois par l'association d'entraide Montparnasse Rencontres, qui en assure l'entretien, apporte sa caution morale et financière, et accompagne le locataire dans son parcours d'insertion. « *Nous signons un accord tripartite, valable un an, entre le propriétaire, l'association et le locataire*, explique Hervé de la



ILLUSTRATION : ROCCO

« Ils gagnent moins d'argent, mais n'en perdent pas non plus et bénéficient d'avantages fiscaux »

**Eric Pliez**  
association Aurore

Moissonnière, directeur de Montparnasse Rencontres. *Si tout va bien, le bail peut tout à fait se pérenniser. Mais si les choses se passent mal, l'association se charge de distribuer les cartons jaunes, ou les cartons rouges.*

Cela fait maintenant trois ans que Geneviève a la même locataire. Grâce à ce logement, il a pu obtenir un titre de séjour. « *Je ne veux pas faire d'argent avec cette chambre, elle n'est pas confortable... Mais en même temps je sais qu'elle peut servir à quelqu'un* », dit Geneviève.

Pour elle comme pour Anne, il s'agit avant tout de faire preuve d'une forme d'ouverture vers les autres. « *Nous n'avons jamais manqué de rien, mais nous n'avons pas non plus été gâtés sur le plan matériel. On a grandi pendant la guerre. Nous avons toujours baigné dans cette atmosphère de partage. Nos parents nous ont habitués à nous mélanger avec des gens de cultures et de milieux différents. Bien sûr qu'il y a une dimension morale dans tout cela, mais elle n'est pas raisonnée* », commente Geneviève. Comme Anne, elle a dû se montrer tenace face aux copropriétaires de son immeuble qui n'ont pas

toujours vu d'un bon œil la présence de ces locataires. « *J'avoue que j'ai aussi fait ça par provocation. Je ne supporte pas le petit esprit bourgeois, l'entre-soi* », dit la dame de 86 ans au caractère bien trempé. Sa voisine confesse quant à elle une certaine fierté à agir ainsi : « *Qu'ils viennent quand même qu'on peut faire autrement que de laisser des logements vides ou les louer à des prix insensés !* »

Animés par le même élan que leurs aînées des beaux quartiers, Olivier Doyen, 43 ans, et Philippe Simon, 64 ans, sont aussi ce qu'on appelle des propriétaires solidaires. Grâce au dispositif « Louez solidaire » mis en place par la Mairie de Paris en 2007, ils ont confié la gestion de leurs biens immobiliers à des associations partenaires de la ville (Aurore, Emmaüs, Habitat et

### A Paris, l'objectif de 1000 logements solidaires

A Paris, 811 logements sont actuellement loués dans le cadre du dispositif « Louez solidaire ». La Mairie s'est fixé un objectif de 1000 logements à proposer d'ici à la fin de 2014. Ces logements sont gérés par 12 opérateurs associatifs choisis pour leur sérieux. La moitié des appartements sont des F2 ; 30 % sont des F3 et 10 % sont

Humanisme...) pour une durée de 3 à 6 ans. Celles-ci proposent ces logements à des familles en grande précarité. « *Il s'agit de permettre aux gens de sortir de l'hôtel ou de l'hébergement d'urgence et d'envisager l'avenir plus sereinement* », explique Olga Trostiansky, adjointe au maire (PS) de Paris chargée de la solidarité, de la famille et de la lutte contre l'exclusion.

Les familles locataires peuvent rester dix-huit mois dans le dispositif, en attendant d'être relogées de manière durable dans le parc social de la ville. Pour l'adjointe au maire, « *cette période constitue une passerelle, avec un accompagnement social régulier assuré par les associations partenaires. C'est essentiel, car lorsqu'on a vécu à l'hôtel ou dans la rue, on n'a plus l'habitude de vivre dans un logement, on*

des F4. Les logements sont en majorité situés dans les arrondissements périphériques de la capitale. Enfin, 1242 familles (soit 2200 personnes) ont été hébergées grâce à ce dispositif depuis son lancement en juin 2007. Parmi ces familles, 600 ont été d'ores et déjà relogées de manière pérenne en logement social.

a besoin d'être soutenu ».

Après sa création à Paris « Louez solidaire », une initiative inspirée d'un modèle existant à Londres, a été rapidement copiée au niveau national avec « Solibail ». « *Aujourd'hui, entre le dispositif de l'Etat et celui de la Ville de Paris, nous gérons un peu plus de 400 logements, dont 175 à Paris* », explique Eric Pliez, directeur de l'association Aurore.

Pour les propriétaires parisiens engagés dans cette démarche, les loyers perçus sont plafonnés entre 16,35 et 17,20 euros du mètre carré hors charges, mais le paiement de l'intégralité des loyers, des charges locatives, et la restitution du bien (en bon état) à la fin du bail sont garantis par la Ville et les associations. « *Les propriétaires sont séduits par cette forme de solidarité sans risque. L'encadrement que nous fournissons les rassure. De plus, ils gagnent peut-être moins d'argent, mais ils n'en perdent pas non plus puisqu'ils bénéficient d'allègements fiscaux* », poursuit M. Pliez.

Propriétaire d'un appartement de 55 m<sup>2</sup> dans un immeuble bien entretenu du 12<sup>e</sup> arrondissement, Philippe Simon perçoit un loyer de 980 euros de l'association qui gère son bien. « *Je sais que je pourrais le louer 1300 euros par mois en passant par une agence. C'est un choix. Et l'idée de gagner toujours plus m'éceure un peu... Si on était plus solidaires, ça irait déjà mieux* », affirme ce cameraman à la retraite. Une vision proche de celle d'Olivier Doyen. En 2010, il a investi dans un appartement de 40 m<sup>2</sup> du 15<sup>e</sup> arrondissement de la capitale pour y loger plus tard ses enfants, lorsqu'ils seront étudiants.

« *En attendant, nous cherchions à le louer, mais à un prix raisonnable. On a trop de copains qui galèrent pour se loger pour se dire : j'achète, je loue cher, et je me fiche du reste* », explique ce jeune père de famille. Il perçoit un peu plus de 700 euros par mois pour la location de cet appartement, ce qui lui permet de rembourser le prêt qu'il a contracté à l'achat : « *Je ne maximize pas mon profit, mais quelle tranquillité sur le plan de la gestion ! Et puis c'est aussi une question de cohérence. On ne peut pas manger bio et spéculer sur des actions boursières ou des placements immobiliers... Je crois qu'il faut essayer de mettre nos actes en concordance avec la société qu'on aimerait voir.* »

Un engagement citoyen qu'Eric Pliez observe de plus en plus : « *Cette dimension consistant à prendre sa part dans la grave crise que nous traversons est très présente. Je crois qu'on est tous bouleversés de voir la massification des gens à la rue... Les propriétaires se disent qu'ils peuvent aider à leur niveau, ils veulent agir.* » ■

**HÉLÈNE DELYE**

Louez solidaire à Paris.fr. Tél. : 3975. Solibail.fr

## Le « shoefiti », légende ou street art

Les chaussures qui se balancent sur des fils électriques n'en finissent pas d'intriguer



Le phénomène a démarré dans les années 2000 aux Etats-Unis. Depuis, il a gagné l'Europe. JOHANNES EISELE/AFP

### III ACADÉMIE Tendance

Le promeneur aura sûrement remarqué, depuis quelques années, ces chaussures suspendues aux fils électriques qui se balancent dans les cieus citadins. On en voit dans le film *Nous York*, de Géraldine Nakache et Hervé Mimran, qui sort le 7 novembre. D'où viennent-elles ? Comment se retrouvent-elles perchées là-haut ? Qui se débarrasse ainsi de ses souliers ? Et pourquoi de cette façon ? Il n'en faut pas plus pour nourrir une légende urbaine.

Le phénomène a démarré dans les années 2000 aux Etats-Unis. Depuis, il a gagné l'Europe, d'abord Berlin, ville de l'art urbain, puis l'Espagne. En France, hormis Paris, ce sont surtout les villes de l'Ouest qui sont touchées, Rennes et Nantes. Le fonctionnement est simple, une fois les lacets noués entre eux, il suffit de lancer ses chaussures en l'air et de prier pour qu'elles s'accrochent aux fils électriques. Les plus expérimentés manient force et adresse pour réussir l'exploit ; les novices s'en remettent à la chance.

Marquer un point de vente de drogue ou délimiter un territoire pour les gangs (aux Etats-Unis) sont les raisons le plus souvent mentionnées pour expliquer l'apparition de ces baskets aériennes. C'est surtout dans des rues peu fréquentées et obscures que surgissent ces chaussures pendues aux câbles. Aux Etats-Unis, on a aussi coutume de dire que c'est un hommage rendu à une personne tuée à cet endroit lors de rixes urbaines.

Cette mode peut aussi s'apparenter à un rite de passage. En effet, pour certains, c'est un moyen de marquer une célébration. Fêter la fin de l'année universitaire, une réussite scolaire, ou encore signaler à ses pairs qu'on vient de perdre sa virginité...

Cela s'inspirerait alors d'une tradition américaine des années 1980 selon laquelle les marines lançaient leurs rangers de cette façon pour symboliser leur retour à la vie civile.

Cette pratique est source d'inspiration pour certains artistes. Tim Burton donne une explication à ce phénomène dans son film *Big Fish*, où il raconte l'histoire d'un village dont tous les citoyens allaient pieds nus, car ils avaient lancé leurs souliers sur les fameux fils électriques. Une manière d'indiquer qu'ils avaient trouvé l'endroit où ils voulaient rester, qu'ils désiraient abandonner leur vie passée et en construire une nouvelle sans avoir besoin de marcher plus loin.

### Art urbain

Baptisé *shoefiti* (contraction de *shoes* et de graffiti) ou encore *shoes tossing* (« chaussures lancées »), le phénomène s'apparente à une nouvelle forme d'art urbain. Après les tags gribouillés sur les murs citadins, les strophes lapidaires griffonnées à même le béton, les pochoirs poétiques sur les trottoirs, place aux tennis suspendues dans les airs... Certains laissent des mots sur les semelles.

Ces souliers haut perchés sont sans doute lancés pour la plupart lors de soirées arrosées, par des jeunes, pour s'amuser en se défiant autour d'un jeu d'adresse. Comme tous les arts urbains, il déclenche les critiques. Lorsque nous entendons un passant grogmeler, n'oublions pas la réplique de Samuel Beckett : « *Voilà l'homme tout entier, s'en prenant à sa chaussure alors que c'est son pied le coupable.* »

Les déjections canines, les papiers et les chewing-gums sur le macadam ne sont-ils pas des ordures plus polluantes que ces quelques chaussures cotoyant les hirondelles sur les fils électriques ? ■

**NINA CAVIELLES**